

Les périodes migratoires du peuplement au Brésil

De la fin du XIX^e siècle à nos jours

Par Sylvain Souchaud,
géographe, chargé de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD),
UMR Laboratoire population, environnement, développement (LPED) et Núcleo de Estudos
da População (NEPO-Unicamp), Brésil



Vendeuse bolivienne sur le marché de la ville de Corumbá, État de Mato Grosso do Sul, Brésil, 2006 © Sylvain Souchaud

Le Brésil terre d'immigration correspond à une période allant de la fin du XIX^e au milieu du XX^e siècle. S'agissant des soixante dernières années, il faut être plus nuancé. Car les importants changements intervenus dans la structure, la composition et la répartition spatiale de la population brésilienne depuis l'après-guerre sont presque exclusivement dus à la croissance naturelle et à la redistribution de la population. Alors que le nombre de migrants internationaux n'a cessé de diminuer, la population brésilienne est passée, sous l'effet d'une rapide transition démographique, de 52 millions en 1950 à près de 192 millions aujourd'hui. Pourtant, depuis quelques années, de nouveaux migrants arrivent. Encore peu nombreux, ils laissent penser que le Brésil renoue modestement avec une tradition d'immigration.

XIX^e siècle - années quarante : l'essor de l'immigration internationale

Au XIX^e siècle, la dynamique agricole et rurale du Brésil, entretenue par l'immigration européenne, repose sur deux courants migratoires⁽¹⁾. Dans un premier temps, à partir des années dix-huit cent vingt, des populations d'Europe du Nord et de l'Est débarquent au Brésil où le gouvernement impérial offre des terres. Allemands, Russes, mais aussi Italiens, sans compter les Portugais (Açoriens notamment), alimentent une immigration de peuplement. Elle est destinée à coloniser les plateaux des États méridionaux : le Rio Grande do Sud, le Santa Catarina et le Paraná⁽²⁾ et faire rempart aux républiques hispanophones voisines⁽³⁾. Cette immigration connut un franc succès dans les États du sud du pays, mais ceux de Rio de Janeiro, de São Paulo et du Minas Gerais accueillirent également des colonies de petits agriculteurs.

C'est l'abolition de l'esclavage qui va déterminer l'évolution de la nature, du volume et de l'orientation du flux migratoire européen. En 1888, le Brésil met un point final à l'esclavage légal, après l'adoption de mesures restrictives – telles que l'interdiction progressive du commerce interne d'esclaves, intervenue en 1850, ou encore la loi dite du “Ventre Libre” de 1871 libérant les nouveaux-nés descendants d'esclaves – qui limitent l'approvisionnement et mettent théoriquement en extinction progressive la population esclave descendante d'Africains. Les propriétaires des exploitations caféières, anticipant le tarissement de la main-d'œuvre esclave que la loi d'abolition allait parachever, font pression sur le gouvernement impérial pour qu'il revoie sa politique migratoire, au seul bénéfice de l'immigration des colons se destinant à travailler dans les plantations de café. Ainsi, les lois et les contrats migratoires se succèdent, améliorant peu à peu les conditions d'installation et le statut du migrant qui se destine à travailler dans les *fazendas* de café.

Entre 1850 et 1885, le Brésil enregistre une lente croissance des entrées d'étrangers, passant de quelques milliers à une trentaine de milliers par an. Mais à partir de la fin des années dix-huit cent quatre-vingt, le rythme bondit, dépassant les 100 000 entrées annuelles pour atteindre le volume exceptionnel de 215 000 entrées en 1891⁽⁴⁾. C'est à cette période également que l'État de São Paulo, moteur d'une économie brésilienne alors en plein essor, devient la destination principale des migrants, pour l'essentiel des Italiens, des Portugais et des Espagnols, au détriment de celui de Rio de Janeiro et de celui du Minas Gerais.

L'urbanisation de l'État de São Paulo, dont la ville du même nom concentre l'essentiel de la dynamique, date de cette époque, alors qu'elle est antérieure dans d'autres États, du *Nordeste* et du *Sudeste* notamment. Bien que São Paulo existe depuis le milieu du XVI^e siècle, elle compte seulement 26 040 habitants en 1872 ; mais déjà

240 000 en 1900, soit une multiplication de la population par neuf en vingt-huit ans. La population de l'État croît elle aussi à un rythme soutenu, passant de 837 000 habitants à 2 282 000⁽⁵⁾. En 1900, la population des villes de Rio de Janeiro et São Paulo comptait entre un quart et un tiers d'immigrants étrangers. Le cœur politique et économique du Brésil était alors sous forte influence migratoire.

En 1908, une nouvelle population immigrée fait son apparition au Brésil : il s'agit des Japonais. Les deux gouvernements ont entamé un rapprochement depuis la fin du XIX^e siècle, mais l'accord migratoire est accéléré en réponse au coup d'arrêt de l'émigration encadrée vers le Brésil imposé par le gouvernement italien en 1902⁽⁶⁾. Les premières années, la plupart des Japonais viennent travailler sous contrat dans les *fazendas* de café brésiliennes. Ensuite, à partir des années vingt, la migration devient spontanée, les immigrants deviennent de petits colons qui achètent des terres à des entreprises de colonisation directement contrôlées par des capitaux de l'État japonais. Cette migration de colonisation, "sous tutelle" (*tutelada*), car encadrée directement par l'État nippon, se poursuit jusqu'à l'entrée du Japon dans le conflit mondial, en 1941. Entre 1908, date marquant le début officiel de l'immigration japonaise au Brésil, et 1941, 235 000 émigrants japonais entrent au Brésil, dont 138 000 entre 1924 et 1941⁽⁷⁾. L'immigration japonaise devient la seconde en volume, dépassant l'immigration italienne, allemande et espagnole.

La migration interne depuis l'après-guerre : frontières et fronts pionniers

La migration internationale est à l'origine de la croissance démographique au tournant du XIX^e siècle et de la redistribution de la population, vers les États du Sud, pour une part, et vers l'État de São Paulo (région Sud-Est) principalement. Tout indique que la donne change, à partir des années quarante : l'immigration internationale perd de son intensité ; pourtant la croissance de la population se poursuit à une cadence soutenue, voire accélérée. Pour prendre la mesure de la vigueur de la transition démographique brésilienne⁽⁸⁾, rappelons que le Brésil comptait à peine 10 millions d'habitants (soit environ la population bolivienne actuelle) en 1872 et qu'en 2006, soit 134 ans plus tard, ils étaient 184 millions. À mi-période, en 1940, la population a atteint 41 millions d'individus. Mais à partir de cette date, le Brésil gagne à chaque décennie d'importants volumes de population : au moins 10 millions d'habitants à partir de 1940, puis 20 millions et plus à partir de 1960.

La migration interne s'intensifie dans les années vingt⁽⁹⁾. Elle porte les germes de la formidable redistribution à venir. Pierre Monbeig montre à quel point elle est

fustigée par les sociétés des États récepteurs, celui de São Paulo principalement, qui voient en ces migrants, pour une large part bahianais (de l'État de Bahia, région Nord-Est) et *mineiros* (de l'État de Minas Gerais, région Sud-Est) des misérables sans attaches et vecteurs de maladies. L'auteur souligne également comment cette manne sera heureusement mise à profit au moment où l'immigration internationale va s'effondrer durablement, avant que la main-d'œuvre ne vienne à manquer et mettre en danger la stabilité économique.

Le temps de la colonisation interne

La formidable croissance de la population brésilienne va donner lieu à d'importants mouvements internes. Dans un premier temps, les colons sont des Européens installés dans l'État de São Paulo où ils étaient petits propriétaires, métayers, colons partiaires ou employés des *fazendas* de café ; ils migrent vers le Paraná afin d'accroître leur surface d'exploitation ou tout simplement accéder à la propriété. L'onde de colonisation enfle véritablement avec l'arrivée d'une seconde population de migrants, composée de Brésiliens natifs principalement du São Paulo auxquels s'ajoutent les migrants venus du Minas Gerais (c.f. carte p. 35).

Parallèlement, on voit naître et croître rapidement la migration "nordestine", c'est-à-dire originaire du Nord-Est, dont la population d'origine est en forte augmentation (croissance végétative) et dont l'expulsion s'accélère à partir de la grande sécheresse de la deuxième moitié des années cinquante⁽¹⁰⁾. Pendant près d'un demi-siècle, par des vagues successives aux origines géographiques différentes (la région est composée de neuf États formant des sous-ensembles régionaux), les "Nordestins" vont alimenter le dynamisme des régions pionnières de l'ensemble du Brésil, du Paraná à l'Amazonie méridionale et orientale en passant par la région Centre-Ouest (c.f. carte p. 35). Ils sont rejoints par d'autres populations, originaires des régions Sud et Sud-Est.

Dans les années quarante comme dans les années cinquante, c'est l'État méridional du Paraná qui attire les principaux effectifs de migrants, soit 33 % et 30 % du total des migrants entre États. Rapidement, des fronts de colonisation s'ouvrent sur l'ensemble des périphéries du territoire, dans le Centre-Ouest qui, dès les années quarante, attire 10 % du total des migrants intérieurs, mais aussi en Amazonie, dans le Mato Grosso, le Rondônia et le Pará, principalement. Les migrants viennent spontanément ou dans le cadre de programmes officiels, ils défrichent et mettent en culture les terres neuves ; ils fondent aussi des villes.

Si l'impulsion est agricole, il ne faut cependant pas en chercher la mesure dans l'accroissement de la population rurale. Celle-ci croît peu entre 1940 et 2000, passant de

28 à 32 millions ; entre 1970 et 2000, elle diminue même assez sensiblement (de 22 %). Les données nationales dissimulent de fortes variations régionales. Ainsi, la croissance de la population rurale dans les États qui connaissent l'essor pionnier, c'est-à-dire dans l'ouest du pays, est masquée par l'important exode rural des États littoraux, au peuplement nettement plus consolidé. En outre, la migration pionnière implique, dès ses origines, un développement urbain, dont la part initiale face à la composante rurale ne cesse de s'accroître. L'inversion des équilibres démographiques entre l'urbain et le rural est la conséquence de la modernisation du secteur agricole qui limite la main-d'œuvre nécessaire et généralise les modes de vie citadins : dans le Centre-Ouest, il devient fréquent de voir surgir des zones de colonisation dont la population initiale est majoritairement urbaine alors que l'économie est éminemment agricole.

De l'exode rural à la déconcentration interurbaine

La dynamique d'urbanisation a marqué l'ensemble du territoire dans les cinquante dernières années. Si, sur la période, la croissance naturelle est élevée dans les villes, celles-ci doivent leur essor à un exode rural inédit. Selon les estimations⁽¹¹⁾, entre 1960 et 1990, 43 millions d'individus ont quitté la campagne. De 1940 à 2000, la population urbaine a été multipliée par 12, passant de 13 à 138 millions alors que le taux d'urbanisation dans le pays explosait de 31,2 % à 81,2 %.

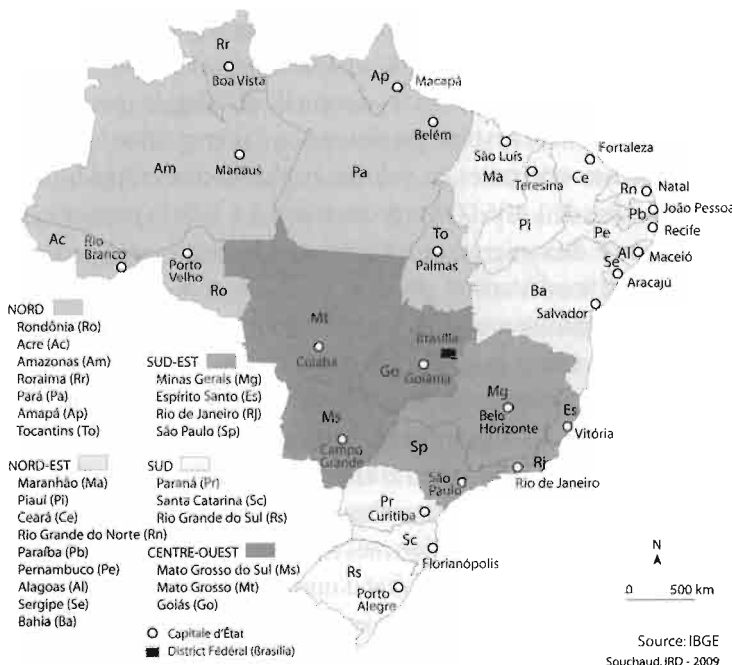
La dynamique urbaine se concentre sur les capitales d'États et principalement sur les plus grandes d'entre elles. En 1950, la ville de São Paulo comptait 2,7 millions d'habitants, elle est aujourd'hui une métropole de près de 20 millions d'habitants⁽¹²⁾. L'exode rural et la concentration urbaine sont liés au développement rapide du secteur industriel, lui-même encouragé par une politique de substitution des importations menée au sommet de l'État. La modernisation des campagnes est également en cause, qui renverse des équilibres anciens. La révolution verte a bien eu lieu au Brésil, elle a permis l'extension formidable des surfaces cultivées, l'accroissement des rendements et la diminution de la main-d'œuvre rurale, éléments qui concourent à la formation d'excédents de main-d'œuvre. Enfin, il ne faut pas omettre la profonde évolution des mentalités et des comportements individuels et familiaux. Le mouvement conjoint de la baisse de la fécondité et de l'urbanisation concrétise cette évolution et révèle les nouvelles aspirations de la société. La chute de la fécondité, dont l'effet immédiat est la réduction de la taille des familles, permet de valoriser la place de ses membres et d'améliorer l'attention portée à chacun d'eux (en l'occurrence principalement les enfants). La ville, quant à elle, représente l'espace des

ressources et des opportunités nécessaires (santé, éducation, logement, marché de l'emploi diversifié et qualifié) à la réalisation de ces aspirations familiales. Urbanisation et transition démographique ont donc des racines communes et interviennent sous l'effet de profonds bouleversements des mentalités⁽¹³⁾.

Jusqu'aux années quatre-vingt, au moment où le rythme de la croissance urbaine commence à retomber, ce sont les très grandes villes qui concentrent l'essentiel de la croissance urbaine. Les métropoles multimillionnaires se multiplient⁽¹⁴⁾, leur croissance débute dans les communes⁽¹⁵⁾ centrales puis, peu à peu, se reporte vers les communes limitrophes, le cœur métropolitain croissant à un rythme proche de la croissance générale. Suite à la poursuite de l'urbanisation à vaste distance du centre, on observe finalement une densification de la banlieue, indiquant peut-être que l'étalement urbain a atteint sa limite spatiale.

Par la suite, une nouvelle donnée associant l'urbanisation et la migration intérieure intervient. Il s'agit d'un mouvement de déconcentration interurbaine : des villes de moyenne importance drainent alors une partie de la population métropolitaine. Georges Martine qualifie ce mouvement de "contre-métropolisation". En fait, ce phénomène permet de soulager la croissance métropolitaine (qui reste positive) par

États, régions, capitales du Brésil



une émigration vers les villes moyennes qui se trouvent à proximité. La déconcentration démographique des aires métropolitaines était prévisible nous dit Martine⁽¹⁶⁾. La déconcentration industrielle, amorcée dès les années soixante, devait immanquablement, avec un décalage dans le temps, se traduire en termes démographiques.

Les tendances récentes de l'immigration internationale

Le Brésil n'est un pôle d'immigration majeur, ni à l'échelle mondiale, ni à l'échelle régionale. Cependant, quelques indices tendent à démontrer que le pays est en passe de devenir un espace d'accueil privilégié des migrants originaires d'Amérique du Sud. En 2000, le Brésil comptait à peine 700 000 immigrés, représentant 0,4 % de la population totale⁽¹⁷⁾. De ceux-ci, seuls 21 % (143 000) sont des immigrants récents, c'est-à-dire ayant immigré entre 1995 et 2000. À titre de comparaison, l'Argentine recense à la même époque une population née à l'étranger équivalente à 4,2 % de la population totale, le Paraguay 3,1 %, la Bolivie 1,1 %⁽¹⁸⁾. Le Brésil n'est pas à première vue un pôle migratoire important. Mais il est possible que l'immigration se concentre en certains lieux précis, si bien qu'elle perd de son poids à l'échelle du pays. La ville de São Paulo dément cette hypothèse, car la commune concentre en effet 29 % de l'ensemble de la population née à l'étranger (et 5 % de la population totale du pays), pourtant celle-ci ne représente que 1,9 % la population de la commune⁽¹⁹⁾.

Le Brésil n'est donc plus une terre d'accueil privilégiée pour les migrants internationaux. Cette situation n'est pas récente car l'immigration au Brésil diminue depuis de nombreuses décennies, en volume et plus encore en poids. En 1940, les immigrés, au nombre de 1 406 000, représentaient 3,4 % de la population totale⁽²⁰⁾. Nous avons vu que le flux migratoire international, bien que tari à partir des années trente, se maintient modestement pendant quelques années grâce à l'arrivée des Japonais. La seconde guerre mondiale marque un net coup d'arrêt, puis on observe une reprise à l'après-guerre, jusqu'au début des années soixante, elle est due pour moitié à l'immigration portugaise, suivie des immigrations italienne, espagnole et portugaise⁽²¹⁾. Les profils des migrants ont changé, ils sont désormais plus qualifiés et viennent sur des contrats d'activité en entreprise de courtes et moyennes durées, ce qui détermine leur temps de résidence et un fort taux de retour.

En réalité, bien que l'immigration se soit effondrée, les recensements ne reproduisent pas cette rupture et font état d'une lente diminution de la population immigrée⁽²²⁾. Cependant, la structure par âges de la population née à l'étranger met en évidence son vieillissement notable, signe que l'apport migratoire a bel et bien

presque cessé et que la population immigrée recensée est en grande partie installée au Brésil depuis plusieurs décennies.

L'examen des origines géographiques des immigrants laisse entrevoir des situations contrastées, s'agissant notamment des Latino-Américains, encore peu nombreux mais plus jeunes et installés depuis moins longtemps que les Européens.

On sait que depuis les années quatre-vingt⁽²³⁾ l'immigration régionale, c'est-à-dire originaire d'Amérique latine et des Caraïbes, est devenue majoritaire face à l'immigration d'outre-mer. Au Brésil, cette tendance n'est pas aussi avancée, néanmoins les populations des pays voisins sont de plus en plus présentes dans le panorama migratoire. Dans un premier temps, au cours des années soixante-dix, ce sont essentiellement des opposants aux régimes militaires argentin, chilien et uruguayen qui immigrent au Brésil. Puis une nouvelle vague d'immigration arrive au Brésil dans les années quatre-vingt-dix. Elle est composée d'une population jeune, active et faiblement qualifiée, venue de Bolivie, du Paraguay et du Pérou, qui se distingue nettement des migrants politiques ou économiques venus d'Argentine, du Chili et d'Uruguay qui présentaient et présentent des niveaux de qualification supérieurs.

Le Brésil : un nouveau pôle migratoire régional ?

Au sein de la toute récente immigration de main-d'oeuvre, les Boliviens se différencient, parce qu'ils forment de loin le plus important courant migratoire que le Brésil ait connu depuis de nombreuses décennies. Les immigrants boliviens étaient un peu plus de 20 000 au recensement de 2000, donnée qui sous-estime la réalité car ils sont vraisemblablement près de 100 000 aujourd'hui, et il est raisonnable de penser qu'ils constituent la deuxième population immigrée, derrière les Portugais et devant les Japonais. Ils se concentrent dans la métropole de São Paulo et, dans une moindre mesure, dans les villes frontalières avec la Bolivie (Corumbá et Guajará Mirim). À São Paulo, ils sont spécialisés dans la confection, secteur qui emploie près d'un actif sur deux⁽²⁴⁾. Il faut toutefois souligner l'ambiguïté de la situation économique et sociale de cette population, à la fois insérée dans des niches d'activité assurant aux membres de ce groupe un quasi plein emploi, mais marginalisée socialement par de très bas salaires et fragilisée par l'irrégularité de la situation administrative de bon nombre d'entre eux ainsi que des conditions de vie misérables (logement insalubre, souvent sur le lieu de travail). Dans les villes frontalières, où les profils professionnels sont plus diversifiés, on note pourtant une spécialisation dans les activités commerciales, formelles et informelles⁽²⁵⁾. La vague actuelle d'immigration illustrée par la population bolivienne souligne la

possibilité que le Brésil renoue une histoire migratoire, plus ou moins interrompue entre les années soixante et quatre-vingt-dix. Elle indique un changement historique plus important encore : en faisant appel à une immigration de main-d'œuvre peu ou pas qualifiée et originaire de pays pauvres, le Brésil referme la période de l'immigration de peuplement, historiquement si importante, et adopte le profil d'un pays d'immigration conventionnel, où l'immigrant est une composante structurelle d'une économie consolidée et en croissance.

Les courants migratoires Sud-Sud qui se développent entre le Brésil et certains de ses voisins illustrent l'importance croissante de ce pays dans les équilibres politiques et économiques régionaux, au détriment notamment de l'Argentine⁽²⁶⁾.

Conclusion

Une évolution importante de la dynamique migratoire au Brésil se dessine. Qu'il s'agisse de l'immigration internationale de la première moitié du XX^e siècle ou de la migration interne qui se développe ensuite, les mouvements de population observés sont étroitement liés à des phénomènes territoriaux favorisant l'extension de l'ækoumène. Que se soit sur les marges du territoire national ou dans les périphéries urbaines, les migrations internationales et intérieures se définissaient avant tout comme un mouvement de redistribution de la population (front pionnier, exode rural, mobilité intra-urbaine centre/périphérie) et d'intégration et de production de l'espace (colonisation agraire, périphérie urbaine). Actuellement, la migration conserve des impacts territoriaux, mais elle intervient davantage dans des espaces consolidés, à la croissance démographique faible ou modérée, où la demande et les possibilités d'insertion sont moins diversifiées. L'existence de niches d'activités de plus en plus exclusives traduit cette évolution. Dans un environnement territorial moins ouvert, en évolution et non plus en construction, les migrants sont alors relativement moins autonomes. À terme, pourraient se développer de nouvelles formes de mobilités encore peu répandues au Brésil, qui assureraient aux migrants l'accès à de nouvelles ressources et inaugurerait de nouvelles formes d'organisation sociale et spatiale de la migration. ■

Notes

1. Au XIX^e siècle, l'immigration internationale se concentre dans les régions Sud et Sud-Est, sur lesquelles nous centrons notre examen. Mais il est possible d'identifier des foyers migratoires dans d'autres régions, notamment en Amazonie occidentale, où l'extraction du latex entraîne le développement d'une économie locale florissante, attirant migrants internes (nordestins) et internationaux (en provenance d'Asie) affectés à des tâches agricoles (extractivisme) ou de construction (d'infrastructures notamment).

2. Raymond Pébayle, "Le Brésil méridional, Paraná, Santa Catarina, Rio Grande do Sul", *Problèmes d'Amérique latine*, 3973-3974, Paris, la documentation française, 1973, p. 51-66 ; Raymond Pébayle, *Les gaúchos du Brésil. Eleveurs et agriculteurs du Rio Grande do Sul* (Vol. 31), Brest, Travaux et Documents de Géographie Tropicale - CEGET/CNRS, 1977.
3. Le célèbre roman de Erico Veríssimo, "O tempo e o vento", (*Le temps et le vent*, Albin Michel), relate sur plusieurs générations le peuplement de l'extrême sud brésilien.
4. Herbert S. Klein, "A integração dos imigrantes italianos no Brasil, na Argentina e Estados Unidos", *Novos Estudos Cebrap* (25), São Paulo, Cebrap, 1989, p.104-110.
5. Pierre Monbeig, "La croissance de São Paulo", *Revue de géographie alpine*, 41 (1), p. 59-97.
6. Elisa Massae Sasaki, "A imigração para o Japão", *Estudos Avançados* (57), São Paulo, CEA - USP, 2006, p. 99-117.
7. Célia Sakurai, "A política de tutela e a imigração japonesa no Brasil: etnicidade e nacionalismo, 1908-1941", in *XXII Encontro anual da ANPOCS*, Caxambu, ANPOCS, 1998.
8. Le taux de mortalité était de 29,1 % en 1900, il est de 6,3 % aujourd'hui. L'espérance de vie est ainsi passée de 43 ans dans les années trente à 73 ans actuellement. Le taux de fécondité était de 7,7 en 1903, il est de 1,9 en 2008 (inférieur à celui de la France). Sa baisse s'accroît à partir des années 1975-1980.
9. Il est important de préciser que l'histoire du Brésil est jalonnée de cycles économiques qui se succèdent en différents lieux du territoire brésilien et dont le dynamisme repose sur la réactivité d'une population mobile, se déplaçant d'une région à une autre au gré des opportunités économiques. Essentielle dans la formation territoriale du Brésil colonial et impérial, la migration interne n'est donc pas nouvelle, mais elle devient massive à partir des années trente.
10. Fausto Brito, "Brasil, final de século: A transição para um novo padrão migratório", in *XII Encontro da ABEP*, Caxambu, 2000, 1-44 p.
11. Fausto Brito, José Alberto Magno de Carvalho, "As migrações internas no Brasil: As novidades sugeridas pelos censos demográficos de 1991 e 2000 e pelas PNADs recentes", op. cit.
12. L'essor de la ville est antérieur à la Seconde Guerre mondiale. Il est lié à l'immigration internationale européenne et à la première phase d'industrialisation du premier quart du XX^e siècle, emmenée par le dynamisme de l'économie caféière. L'industrie urbaine et industrielle est marquée par le textile, le secteur énergétique (électricité), la construction, les transports (l'automobile). Pierre Monbeig, "La croissance de São Paulo (suite et fin)", *Revue de géographie alpine*, 41 (2), 1953, p. 261-309.
13. Nous reprenons ici des thèmes chers à Philippe Ariès. Voir "L'enfant et la rue, de la ville à l'antiville", in *Essais de mémoire. 1943 - 1983*, Paris, Seuil, p. 233-255.
14. En 1970, si on associe l'ensemble des communes de l'aire métropolitaine, seules deux villes, São Paulo et Rio de Janeiro, comptaient plus de 2 millions d'habitants. En 2000, elles sont au nombre de dix (Fausto Brito, Joseanne de Souza, "Expansão urbana nas grandes metrópoles. O significado das migrações intrametropolitanas e da mobilidade pendular na reprodução da pobreza", *São Paulo em Perspectiva*, 19 (4), São Paulo, SEADE, 2005, pp. 48-63.
15. *Municípios* au Brésil qui en compte environ 5500 aujourd'hui.
16. George Martine, "A redistribuição espacial da população brasileira durante a década de 80", *Texto para discussão* (329), Brasília, IPEA, 1994, p. 46.
17. IBGE, *Censo demográfico 2000*, Rio de Janeiro, IBGE 2002.
18. "Migración internacional - International migration", *Observatorio Demográfico* (1), Santiago de Chile, CEPAL - CELADE, 2006, p. 16. Notons au passage que le Brésil ne compte que 0,4 % de sa population à l'étranger, l'Argentine 1,4 %, le Paraguay 6,7 % et la Bolivie 4,1. Les volumes de population donnant lieu à ces calculs sous-évaluent probablement la réalité, les comparaisons restent néanmoins valables.
19. Au début des années vingt, 36 % de la population de la ville était étrangère.
20. IBGE (2004) *Estatísticas do Século XX*, Rio de Janeiro, IBGE, 543 p.
21. Herbert S. Klein, *A imigração espanhola no Brasil*, São Paulo, Editora Sumaré, 1994, 110 p.
22. Ce qui est normal si, comme c'est le cas ici, on adopte une approche en termes non pas de flux mais de volume, définissant l'immigrant comme toute personne née à l'étranger ayant déclaré sa résidence principale au Brésil.
23. Jorge Martínez Pizarro, "El mapa migratorio de América Latina y el Caribe, mas mujeres y el género", *Población y desarrollo* (44), Santiago de Chile, CELADE, 2003, p. 1-91.
24. Carlos Freire da Silva, "Bolivianos na indústria de confecções em São Paulo", *Travessia* (22), São Paulo, CEM, 2009, p. 5-11 ; Sylvain Souchaud, "A imigração boliviana em São Paulo", in Helion Póvoa Ed., *Deslocamentos e reconstruções da experiência migrante*, Rio de Janeiro, NIEM-UFRJ, 2009 (à paraître).
25. Wilson Fusco, Sylvain Souchaud, "Unions exogâmicas dos imigrantes bolivianos na fronteira do Brasil", *Travessia* (22), São Paulo, CEM, 2009, p. 32-38 ; Sylvain Souchaud, "Algumas considerações sobre a migração internacional transfronteiriça a partir do caso da migração boliviana em Corumbá, Mato Grosso do Sul", in Antônio Carlos do Nascimento Osório, Jacira Helena do Valle Pereira, Tito Carlos Machado de Oliveira Eds., *América Platina: educação, integração e desenvolvimento territorial* (Vol. 1), Campo Grande, UFMS, 2008, p. 13-38 ; Sylvain Souchaud, Rosana Baeninger, "Collas e Cambas do outro lado da fronteira: aspectos da distribuição diferenciada da imigração boliviana em Corumbá, Mato Grosso do Sul", *Revista Brasileira de Estudos de População*, São Paulo, Abep, 2008, p. 271-286.
26. L'Argentine est depuis plusieurs décennies le principal pôle migratoire régional, notamment pour les Boliviens et les Paraguayens.

Souchaud Sylvain. (2009).

Les périodes migratoires du peuplement au Brésil : de la fin du 19ème siècle à nos jours.

In : Hammouche A. (ed.) France-Brazil sous l'angle des migrations et de l'altérité.

Hommes et Migrations, (1281), p. 30-39.